

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 42

Artikel: Une histoire de loup : [1ère partie]
Autor: Villemard, Ad.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219820>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

plus compliqué. Il y en a de fort déplaisants, derrière lesquels bout une cervelle d'une santé douteuse. Il en est même qui sont une offense. Le schmolitz en fait une grande consommation, de saluts. Ils en deviennent parfois emboîtrants. Je crois que les chapeliers ne les aiment guère, ils préfèrent les saluts cérémonieux, ceux qui exigent une tension du bras et la pression de la main sur quelque rebord voué à une prompte usure. Le salut n'est pas l'âme du commerce. Il n'a besoin d'aucun intermédiaire pour faire hausser les prix, il n'est même pas sur le marché. Comme le nu-tête, il est nature. Or vous le savez, tout, absolument tout, est dans la nature. Que notre salut sache s'y comporter. Mon cher Conte, salut !

J. Nel.

UNE HISTOIRE DE LOUP

NE histoire de loup mérite de l'attention et du sérieux. On ne peut traiter de telles histoires à la façon de certains contes de bonne femme ou des histoires de revenants. Les revenants, tout bien considéré, n'existent que dans l'imagination des naïfs qui y croient et en tremblent. Les loups, eux aussi, ont existé dans l'imagination de pas mal de gens de notre beau pays en ces rudes périodes de neige et d'hiver sévère où ils descendaient en plaine pour l'effroi de chacun et l'émulement de nos tireurs. Beaucoup d'entre les vieux ont de beaux souvenirs de ces battues au loup. Et dans la plupart des cas, le loup y était bel et bien, on l'avait vu rôdant auprès des fermes, on avait constaté ses dépréciations, ses larcins, on l'avait aperçu dans le bois, sinistre et menaçant, on le suivait à la piste.

Le prenait-on ? Le tuait-on ? Pas toujours. L'animal est rusé, habile et souple, il sait dépasser chasseurs et limiers.

Mais un fait reste certain : le loup rôdait, chacun avait cru le voir, ou plutôt chacun l'avait vu.

— Bigre !... Pour ce qui est d'avoir vu le loup, moi, je l'ai vu, affirmait Constant Rabiet des Essartes, de sa voix la plus puissante, avec son geste le plus solennel... Pas plus tard que la dernière nuit, la bête, une bête de grande taille, foulait autour de notre maison... Je me levais déjà pour lui faire son affaire quand elle a filé par le coin, derrière le bois.

Constant contait la chose à Jean Berthet, le syndic de la commune de Bretolles-les-Bois. Jean Berthet est un de ces hommes qui n'ont pas froid aux yeux.

— Ça se peut, dit-il... Les loups sont descendus, c'est certain. Le froid pique et la neige est dure. Pour ce qui est de ton loup, Constant, tu aurais dû t'assurer, vérifier le fait en examinant les traces de la bête sur la neige.

— Bien sûr, diable ! Mais depuis le passage du loup, la neige s'est mise à tomber... et comment. Toutes les traces ont disparu. N'empêche que j'ai vu la sacrée bête... Et qu'un peu plus tard, je l'entendais hurler par la clairière des Ostiaux.

Sans avoir aucune méchanceté, loin de là, Constant, fils unique, très à son aise, célibataire et bon parti, était loquace et vantard en diable. Il avait toujours tout vu, tout deviné avant les autres, il savait déjà tout ce qu'on lui racontait. Il ne faisait pas beau le contredire ni l'offenser, car il avait, comme ceux de son sang, la tête près du bonnet. Pour de la tête, si l'on entend par là le jugement et l'intelligence ouverte, il en avait à coup sûr, beaucoup moins que de langue. Ah ! quelle tapette, quelle taboussé, mes amis. Ce qu'il pouvait en débiter, ce Constant, de cette voix métallique, un peu âpre et sèche, qui, trop souvent, vous portait sur les nerfs.

Cette manie de blaguer, de habler, lui faisait des ennemis.

Avec ça, beau garçon, des yeux caressants, un sourire charmeur. Il contait fleurette à toutes les filles du village qui n'eussent dû l'écouter que d'une oreille, le sachant léger et volage comme le papillon. Elles ne se laissaient pas moins prendre à ses propos, comme des folles qu'elles étaient.

Par un de ces hivers neigeux de ces dernières

années, les loups, en chair et en os, étaient descendus, pressés par la faim et rôdaient dans les bois environnans le village de Bretolles, un bon petit village qui, pour cause, n'a pas fait, jusqu'ici, trop parler de lui. Les loups, on les avait vus et dépistés. Deux surtout, de grands exemplaires du genre, efflanqués, maigres, hurlant à la lune, n'avaient rien de rassurant. Fritz Au-bach, qui élevait des moutons, avait vu disparaître deux de ses bêtes, enlevées par ruse, avec l'habileté et la dextérité propres à ces féroces loups.

Les hommes de Bretolles, sous la conduite du syndic Jean Berthet, organisèrent des battues. Naturellement, Constant fut des premiers.

Jamais bavard ne bavarda davantage.

— Vous vous y prenez mal, disait-il. Il faut être plus rusés que la bête... Il faut l'attirer par un appât, c'est le seul moyen de le charger...

— Tais-toi, disait Jean Berthet. Et si tu continues à blaguer ainsi, on te prierai de rester chez toi. Avec ta maudite langue, tu fais fuir le loup.

— Fuir le loup ? disait Constant, indigné... Ce qui fait sauver la bête, c'est que vous êtes trop d'hommes à la fois pour les battues... Deux ou trois gaillards courageux, il n'en faut pas davantage.

— On t'y enverra tout seul.

— Ce n'est pas ce qui m'épouvanterait, diable ! faisait Constant, piqué et échauffé... Encore une fois, pour ce qui est d'avoir vu le loup, et de tout près, je l'ai vu, ce qui s'appelle vu... Et c'est au moment où je prenais mon fusil pour l'ajuster que cette gueuse de bête a dégoupi... Après tout, un loup, ça n'est pas si terrible... Il suffit d'être crâne et de fondre droit sur lui...

On laissait dire Constant. Chercher à lui fermer le bec, c'était le lui faire ouvrir plus largement, et il n'était certes, nul besoin de ça.

Toujours est-il que les battues se succédaient et qu'on ne prenait pas le loup ou les loups, car ils étaient deux au moins. Ces indésirables visiteurs étaient-ils remontés vers les hauteurs ?

En ce temps-là, notre Constant faisait une cour sérieuse à la Fanny Audéat, la fille du défunt boursier. Contant fleurette à toutes les filles, ainsi que nous l'avons déjà dit, il avait été bel et bien charmé par la Fanny, une belle fille, bonne aussi et travailleuse, avec des écus dans son tablier, ce qui ne nuit jamais à personne.

Oui, Constant était pris par le cœur. Le capricieux papillon aimait sérieusement, peut-être pour la première fois.

Quant à la Fanny, bien qu'elle vit les défauts de Constant, qu'elle fut offusquée de ses airs importants et surtout de sa « blague », elle se laissait peu à peu prendre à ce filet de l'amour qui tisse ses mailles à votre insu.

Elle était combattue, elle hésitait et, bien que Constant la pressât, elle n'avait pas encore dit « oui ».

— Décide-toi, Fanny, mon amour, répétait notre tireur. J'ai mis à tes pieds mon cœur et ma vie... Tu auras en moi le plus tendre des époux, un ami des jours difficiles et le protecteur au bras fort qu'il faut à une femme dans les luttes de la vie. Aimer et protéger, n'est-ce pas là le rôle de l'homme, du mari ?

Et bien que Constant se fit chaque jour plus éloquent, la Fanny ne se décidait pas, tant le cœur de la femme reste caché et plein de mystère.

Le malheur était qu'Auguste, le frère de Fanny, l'un des tireurs des battues, ne pouvait « sentir » Constant, ayant « de lui par-dessus la tête ».

— Ne me donne pas ce blagueur-là pour beau-frère, disait Auguste. Joli garçon, il l'est ; riche, il l'est aussi plus qu'il ne veut le dire. Pour des qualités, il en a, bien qu'il ait plus de vaillance sur la langue que dans le caractère... En fait de mari, Fanny, tu peux trouver mieux, même à Bretolles.

— Ne me parle pas ainsi de lui, Auguste, répondit Fanny, cela me fait de la peine... Pour ce qui est de mon mariage — qui n'est pas encore fait — je suis assez grande fille pour en juger,

sans avoir besoin, là-dessus, des conseils de qui que ce soit.

Auguste se le tint pour dit et se tut. Sa sœur, en répondant de cette façon était devenue toute rouge, sa voix avait tremblé et une larme avait brillé au coin de ses yeux. Auguste se dit qu'il avait de fortes chances, si chance il y avait, de se voir coiffé de Constant comme beau-frère.

(A suivre.)

Ad. Villemard.

ROYAL BIOGRAPH. — Le Royal Biograph présente cette semaine un film qui émerveillera chacun : « L'Enfer de Dante », le monument le plus grandiose de la cinématographie. Ce film tiré de la Divine Comédie est une œuvre des plus formidables. De très originales scènes se déroulent dans des décors appropriés : cavernes étranges éclairées par des flammes, âmes nues pourchassées par des démons querelleurs, âmes de suicidés changées en arbres torturés de désespoirs. « Pour un collier de perles » est une comédie dramatique d'une action prenante. — Malgré l'importance du programme, prix ordinaire des places. — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 18 octobre, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

THEATRE LUMEN. — Au programme de cette semaine, il convient de mentionner en tout premier lieu un film unique en son genre « La Traversée du Grépon », le sujet du film tourné par A. Sauvage, avec le concours précieux du regretté guide Alfred Couttet, est d'une simplicité héroïque. Une poignée d'hommes en face de la montagne ironique se propose de la vaincre. — « Quelqu'un dans l'Ombre » est un histoire triste en 4 parties, qui commence par des épisodes gais et finit par une mort. — Comme l'on peut s'en rendre compte, le programme est des plus attrayants et d'une haute valeur artistique. — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 18 octobre, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Pour la rédaction: J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

L'Almanach du Conte
Vaudois est en vente
dans la plupart des magasins de village.



Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne: PÉPINET - Gd-PONT

ARTICLES SANITAIRES

Caoutchouc

Pansements

Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.

W. MARGOT & Cie, Pré-du-Marché, Lausanne

Demandez ?
Le Centherbes Crespi
le meilleur des apéritifs

CHEMISERIE DODILLE

Rue Haldimand, LAUSANNE

COLS, CRAVATES, CHAUSSETTES, Sous-VÊTEMENTS
Spécialité de Chemises sur mesure

COUTELLERIE

Aiguisage et réparations tous les jours. — Spécialité d'aiguisage de tondeuses.

Coutellerie de la rue de la Louve. Stephane BESSON

PARAPLUIES

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE